

Mammuth de Benoît Delépine et Gustave Kerven

Bruno Dequen

Rêver l'ONF de demain

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2010). Compte rendu de [*Mammuth* de Benoît Delépine et Gustave Kerven]. *24 images*, (149), 68–68.

Mammuth de Benoît Delépine et Gustave Kerven



© Métropole Films

Deux ans après *Louise-Michel*, *Mammuth* marque le retour des trublions de l'émission satirique française Groland au grand écran. Reprenant la structure du road movie, ils suivent cette fois-ci Serge Pilardosse (Gérard Depardieu), surnommé Mammuth en l'honneur de son imposante moto allemande des années 1970. Récemment retraité de l'usine d'équarrissage porcine dans laquelle il a passé ses dernières années, Pilardosse, qui a cumulé les petits boulots toute sa vie, est poussé par sa femme Catherine (Yolande Moreau) à pren-

dre la route pour récupérer chez tous ses anciens employeurs les documents nécessaires pour réclamer une retraite satisfaisante. S'en suit bien évidemment une série de rencontres tout aussi cocasses et douces-amères les unes que les autres. Et cruelles aussi. Car Delépine et Kerven profitent de l'occasion pour dresser le portrait sans fard et plutôt déprimant d'une société individualiste, d'une génération gâchée et brisée et, plus simplement, de la bêtise humaine. En effet, personne ne veut aider ce pauvre Mammuth, dont le manque flagrant d'intelligence et la mollesse justifient presque les abus à son égard.

Malgré son lot de scènes hilarantes (Yolande Moreau aux prises avec un service téléphonique automatisé, ça vaut le prix du billet), le film aurait tout pour être inégal et trop misanthrope. Réserves

certes justifiables mais balayées du revers de la main par une décision de génie : faire interpréter Mammuth par Depardieu. Gigantesque (dans tous les sens du terme), portant la coupe de cheveux de Mickey Rourke dans *The Wrestler*, Depardieu est de toutes les scènes, et nous rappelle encore une fois pourquoi il est l'un des plus grands acteurs français. Jouant du contraste toujours troublant entre sa masse plus que jamais imposante et la douceur, l'extrême sensibilité dont son caractère sait faire preuve, Depardieu est dans *Mammuth* un énorme cœur ambulante, un poète de la vie malgré lui contre qui rien ni personne ne peut lutter. Oui, il est con, mais il est superbe, ce Mammuth. Et dans ses scènes formidables avec une Adjani interprétant le fantôme de son amour de jeunesse, Depardieu nous rappelle subitement toutes les conséquences des conneries, des mauvais choix et des élans formidables d'une carrière qui restera gravée dans nos mémoires. Chapeau bas. — Bruno Dequen

France, 2009. Ré. : Benoît Delépine et Gustave Kerven. Int. : Gérard Depardieu, Yolande Moreau, Isabelle Adjani, Anna Mouglalis, Bouli Lanners, Miss Ming, Benoit Poelvoorde, Dick Annegarn. 92 min. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 22 octobre 2010

Carlos d'Olivier Assayas

On devine aisément les dangers qui guettaient Olivier Assayas lorsqu'il entreprit de porter à l'écran (d'abord pour la télé, puis, dans une version écourtée, pour le cinéma) la carrière du terroriste Carlos, qui lança ses actions pendant deux décennies, essentiellement sur le continent européen. La forme rigide du *biopic*, l'omniprésence à l'écran d'un personnage mythifié, les tentatives d'explication, sinon de justification, de ses actes, pouvaient mener le spectateur dans une zone trouble, propice au malaise. Force est de reconnaître que le réalisateur parvient à éviter la plupart de ces pièges. Plutôt que de mettre en contexte l'engagement de Carlos et de donner à son personnage des motivations personnelles, ancrées dans son passé, Assayas nous le présente au début des années 1970, lorsqu'il devient membre du Front Populaire de Libération de la Palestine. Si elle peut d'abord sembler frustrante, cette plongée abrupte dans le monde de la lutte armée éloigne le projet du récit de vie traditionnel, et le rapproche de son essence, passionnante : celle d'une radiographie (presque d'une cartographie) clinique du terrorisme d'État, à dimension internationale, qui a sous-tendu la géopolitique du Moyen-Orient, au-delà de l'implication des individus. La dextérité avec laquelle le film nous promène d'une capitale



© Métropole Films

à une autre, l'ingéniosité scénaristique qui ménage, dans le cours même de l'action, des repères propices à nous faire saisir les rapports de force entre les protagonistes (la prise d'otages des ministres de l'OPEP est, à ce titre, remarquable) contribuent à la réussite d'un film qui ne nous perd jamais dans les méandres d'une politique pourtant complexe. Au cœur de cet enchaînement de complots et d'actes terroristes, filmés avec une efficacité redoutable, Carlos s'impose par la présence de l'acteur Edgar Ramírez, charismatique à souhait, masse physique qui s'affine ou s'alourdit au gré de son

engagement. Le risque de *séduction* du spectateur, au sens premier du terme, n'est jamais très loin, surtout dans la première moitié du film, mais l'isolement progressif de Carlos, son empatement physique et ses explosions de colère dérisoires le rendent à sa véritable dimension : celle d'une marionnette humaine engluée dans des enjeux qui le dépassent... — Cédric Laval

France, 2009. Ré. : Olivier Assayas. Scé. : Assayas et Dan Frank, d'après Daniel Leconte. Int. : Edgar Ramírez, Nora von Waldstätten, Christoph Bach, Alexander Scheer, Ahmad Kaabour, Rodney El Haddad, Fari Abi Samra. 153 min. Dist. : Métropole Films.